

MEHDI BELHAJ KACEM

LA TRANSGRESSION & L'INEXISTANT

UN VOCABULAIRE PHILOSOPHIQUE

Mehdi Belhaj Kacem

La Transgression & l'Inexistant

Un vocabulaire philosophique

(Extrait)

Appropriation

L'indice qui marque décisivement l'avènement de l'humanité comme événement est celui de *l'appropriation*. Cette appropriation est ce que désigne, en très gros, pour nous le syntagme de « Science ». L'homme est l'animal ultra-appropriateur parce qu'il est l'animal de l'astuce proto-scientifique : de la technique et de l'imitation (voir *Infra.*, *tekhnè*, *mimèsis*). Mais l'animal est d'ores et déjà un étant sur-appropriateur par rapport aux autres étants, notamment végétaux : là où la plante se contente de recevoir et absorber la lumière et l'eau pour croître avant de dépérir (et toute forme de dépérissement est le trait d'expropriation qui sanctionne inévitablement, on le verra, toute appropriation), l'animal *gaspille*, par le mouvement en tous sens et l'assimilation surnuméraire du stade purement végétal, mais aussi « alter-animal »¹, son être-là pour obtenir une sur-appropriation de temps et d'espace. Nous le constatons empiriquement de façon tout à fait triviale : le minéral est plus durable que toutes les formes événementielles-pléonectiques (pléonasme ici) de la vie. Le minéral se maintient dans des portions de temps beaucoup plus étendues, de ne pas ou peu sortir de soi : de ne pas faire *siens* le temps et l'espace. Et dès le stade des bactéries, épiphanie de l'événement-vie, on constate une proto-forme d'appropriation à l'œuvre : celle de la fermentation des sucres dans l'eau par les bactéries. Bref : l'événement-vie, ce résultat miraculeux d'« improbabilités infinies », comme le dit Harendt, est intrinsèquement pléonectique.

C'est du reste ce qu'ajoute *L'esprit du nihilisme* aux grandes métaphysiques allemandes du temps et de l'espace, Kant et Heidegger surtout : le temps n'est rien d'autre que l'oxymore *factuel* d'une appropriation de l'espace qui est une expropriation (*infra.*). « L'abîme : l'unité originaire de l'espace et du temps », dit Heidegger en un aperçu souverain. Cette unité, qui qualifie l'être-là « normal » du cosmos minéral, est brisée par l'événement d'appropriation, vital d'abord, technomimétique ensuite. Le vivant est une appropriation *gratuite* d'espace qui est temps et temporalisation. Mais cette temporalisation est aussi une *précarisation* de l'être-là : nous verrons en son lieu comment.

L'intensification de l'être-là simple, que vise l'appropriation purement animale, se solde par un régime jusque-là inexistant d'expropriations : souffrance, dépérissement, évanescence, mort. Le Temps est une Transgression (*infra.*) de l'espace qui est une appropriation-expropriation de celui-ci.

En campant placidement sur son être-là spatial, le minéral cosmique habite un « temps » qui n'en est pas encore proprement un - pas d'affect ici que germinaux,

quand existent sur telle planète les balbutiements bactériels de ce miracle trans-statistique qu'on appelle la vie. En *transgressant* cet être-là par une « ingestion » d'espace qui n'était pas prévue au programme, l'animalité *puis* la technologie, à des degrés d'exponentiation qui creusent l'abîme séparant les deux, *créent* la temporalité proprement dite, c'est-à-dire l'affect (*supra.*). Les durées et les cycles biologiques d'abord ; l'Histoire (*infra.*) et les époques ensuite.

Là naît la conscience, que nous avons en partage avec tout le règne animal : l'âme, depuis Aristote, n'est autre que le « Corps sans Organes » de Deleuze et Guattari, c'est-à-dire le corps des intensités affectuelles pures : le corps incorporel de la sensation. Pour couper court aux tentations d'hylozoïsme² de ces derniers, on dira que l'affect est inchoatif à l'appropriation surnuméraire du règne animal, qui consiste en une appropriation d'espace et de temps : dans ce que Heidegger appelait la « motilité ». Le règne végétal est lui-même un régime événementiel d'appropriation en regard de l'Empire minéral interstellaire. Ce qui revient à dire que le surgissement de la vie sur terre est l'ultra-événement dont tous les autres dépendent. Cet événement dépend d'une intersection tellement impronostique de facteurs si innombrable qu'on peut le tenir pour un *miracle* laïc³.

Tout événement (*infra.*) a la structure d'une pathologie, d'un devenir-monstrueux : « monstruation ». Le stade animal de l'appropriation a probablement culminé avec les Dinosaures, c'est-à-dire avec le summum de la capacité purement organique à s'approprier *matériellement* les choses. Cette culmination fut d'évidence un devenir-monstrueux, pathologique, du « pléonectisme » animal. Le stade technomimétique, c'est-à-dire humain, du « pléonectisme » ontologique se singularise, par rapport à l'autre, de faire main basse sur l'entière matérialité des choses, en s'appropriant ce qui dans cette matière n'est *pas* matériel, mais la régit : ses Lois. Cette appropriation est, là où l'animal et le Dinosauré dévorent aveuglément ce qui leur tombe sous la mâchoire, une appropriation *transcendantale* : littéralement, une ingestion de vide pur. Mais le « masque » de la Science et de la rationalité ne couvre rien d'autre, comme au stade animal et comme une maximisation démentielle du mythe de Dorian Gray, qu'une « monstruation » exponentielle. L'événement-vie est ontologiquement monstrueux, mais l'événement-technologie est beaucoup plus monstrueux encore. Tout événement consiste, d'évidence, en un devenir-(toujours)-plus-monstrueux de l'être.

La *tekhne* est une pathologie de la *phusis*. Mais la *phusis* elle-même, la « biodiversité » planétaire, semble bien être plus qu'à son tour une gigantesque pathologie, comme la moisissure sur la fraîcheur, de l'impassibilité astrophysique révélée par le Télescope de Galilée. Comme je le dis toujours, tout s'est décidé là sous ce rapport aussi : rien n'interdisait en droit, statistiquement, que les planètes autres que la nôtre fussent peuplées elles aussi de formes de vies innombrables, qui eussent témoigné de ce que cette « biodiversité » fût la norme qu'on a toujours supposée à la Nature.

Il n'en est rien : la Nature est elle-même pathologique, statistiquement miraculeuse - ou catastrophique, puisqu'il semble bien que plus on aille vers « l'étantité » appropriatrice, plus la cruauté ontologique soit de mise. Remonter à la trace première d'un événement est comme enquêter sur un crime - nous rencontrerons Edgar Poe plus d'une fois le long de notre mini-golf conceptuel.

L'être comme événement ne peut se penser autrement que comme immense pathologie pléonectique de l'être. Du reste, l'entreprise de *L'esprit du nihilisme* n'est rien d'autre que la première *laïcisation* de la doctrine religieuse du péché originel qu'on ait lue. C'est tout son enjeu : reprendre à la religion ce que la religion a si longtemps subtilisé à la philosophie, la subordonnant à elle pour des millénaires⁴. En quoi la science est-elle, en plus du Bien que la philosophie a à la fois trop précipitamment et trop exclusivement tendance à y reconnaître, un Mal ? Et pourquoi, comme la Bible le suggère, l'appropriation savante est-elle le fait d'organismes *sexués*, singulièrement mammifères ? A ces questions *L'esprit du nihilisme* répond sobrement, c'est-à-dire *techniquement*. Il traduit le péché originel en ces termes : plus il y a d'appropriation (et c'est le « Bien »), plus il y a d'expropriation (et c'est le Mal). L'animal est un étant bien plus appropriateur que le végétal (les plantes carnivores sont la seule trace d'un possible « retournement de situation » : l'embryon d'un contre-événement⁵, là où c'est presque toujours l'animal qui s'approprie la plante). Les animaux carnivores sont, d'évidence, plus appropriateurs que les herbivores ; et les omnivores, à point nommé, sont ceux qui préfigurent l'animal techno-mimétique. Mais parce qu'il s'approprie l'être législatif *vide* des étants, l'homme n'est pas seulement omnivore *ontiquement*, il est le seul étant omnivore *ontologiquement*.

Pour paraphraser le pathos heideggérien : l'homme s'incorpore seulement et uniquement du néant. C'est pourquoi il n'est que dans cette espèce qu'on rencontre des phénomènes comme l'*anorexie*, dont la vérité ne consiste jamais à « ne rien manger », mais bien à *manger le rien*. L'anorexique n'est rien d'autre que le miroir, *ouvertement* pathologique, de ce qu'il y a de pathologique *dans la science elle-même*, sans qu'elle veuille en rien savoir, pas plus que la philosophie qui si souvent l'appointe spirituellement sans condition. La Science s'incorpore le néant législatif des choses, et ce *fait* devient structurant de n'importe quelle subjectivité anthropologique ensuite, non-anorexiques compris. L'animal dévore immédiatement ce qui tombe sous le coup de son besoin alimentaire ; l'animal techno-mimétique, en court-circuitant cet instinct, produit à la fois un surcroît consommateur exponentiel, et un manque, une déflation, une sorte d'anorexie constitutive. Puisque l'alimentation n'est plus seulement un besoin, mais un luxe surnuméraire (la gastronomie, perversion techno-mimétique de l'alimentation simple), elle devient un *choix*, ce qui se nomme aussi, comme chacun sait : liberté. Celle-ci est pléonastiquement humaine. Et seul un humain peut dès lors, pour toutes sortes de raisons, choisir aussi de ne *pas* manger : anorexie, grève de la faim, « régimes », etc.

L'appropriation-vie fut un événement, que « consacra » pendant des centaines de

millions d'années le règne simplement animal. Par là, - en même temps que l'âme, les sens, le plaisir, la jouissance, et la conscience -, surgirent la souffrance, la maladie, la cruauté et la mort. L'homme, par l'astuce technologique, *surenchérit* donc sur l'appropriation animale et suscite le Mal *proprement dit* : l'expropriation planétaire, la torture et non plus la « simple » cruauté prédatrice du plus fort, l'agonie interminable comme rançon du « Bien » qu'est la médecine comme telle, la guerre et non plus seulement les micro-conquêtes territoriales, etc.

J'ai raillé dans plusieurs points de *L'esprit du nihilisme* la façon qu'a Catherine Malabou⁶ de professer que le capitalisme a quelque chose d'« ontologique ». Tout dépend de ce qu'on appelle « ontologie » et, en la matière, de Heidegger à Badiou en passant par Deleuze et Malabou, il y a tant à dire que ce n'est pas ici que nous pourrions faire le tour d'une prière d'insérer. Mais il n'y assurément pas de capitalisme dans « l'être » même, si l'on tient que le syntagme s'applique au cosmos minéral, aussi bien qu'au règne événementiel de la vie végétale et animale. L'appropriation dont ces formes d'être se rendent capables n'est pas encore la forme d'appropriation-expropriation *monstrueuse* qu'on doit appeler « capitalisme ». Le capitalisme ne surgit pas ici ou là dans l'histoire de l'humanité, avec la fin de la monarchie ou la révolution industrielle : il est le plus propre fonctionnement de la région d'étants s'étant rendue responsable de l'appropriation *technologique*. « Marquer son territoire » n'est pas du « capitalisme ». Il est une proto-expropriation, mais le capitalisme est une expropriation permise par l'astuce techno-mimétique : un dédoublement de la forme d'expropriation animale (voir Représentation, *infra.*). La chasse, l'élevage, puis l'extermination en abattoir et la torture gratuite en batterie dédoublent la prédation. La propriété privée et la législation contractuelle doublent la territorialisation animale et tribale. Et, sur quelques millénaires, la capacité pléonectique *singulière* de l'animal techno-mimétique atteint des degrés monstrueux d'exponentiation : Bill Gates, à lui tout seul, possède le total des PNB des vingt pays les plus pauvres du monde.

Il faut donc s'entendre. Le capitalisme *est* « ontologique » pour peu qu'on consente, dans le sillage de Heidegger plutôt que de Badiou, à penser l'être *comme* événement. Mais alors il faut prendre les plus extrêmes précautions avec le terme même d'« ontologie » et, là encore, c'est la circonspection du second Heidegger plutôt que le triomphalisme péremptoire de Badiou qui a gain de cause. Pourquoi ? Nous lâcherons d'autres cartouches dans notre passage sur les mathématiques (*infra.*), mais ceci tient à ce qu'on appelle « ontologie ». Heidegger, lucidement, renonça au terme qu'il revendiqua si brutalement dans sa jeunesse : « l'ontologie fondamentale » devait faire place à la « pensée de l'être ». L'embarquée nazie joua évidemment un rôle crucial dans ce « tournant ». Ce qu'il appela « ontologie fondamentale », la phénoménologie existentielle de *Sein und Zeit*, il sut très vite qu'elle ne pouvait en être une : une « science des propriétés les plus générales de toutes choses ». Elle ne concernait qu'un type d'étant déterminé-indéterminé, l'homme quoi qu'il en eût dit (révoquant tout « anthropologisme » en mépris⁷). *Sein und Zeit* n'était rien d'autre qu'une

anthropologie. Géniale, mais anthropologie quand même. Comme le dira avec beaucoup de pertinence Derrida : le *Dasein* heideggérien à la fois *est* l'être humain et *ne l'est pas*. Ce qui signifie qu'il l'est *quand même* : seul l'étant humain, en effet, a à ce point la capacité d'être tout ensemble ce qu'il est et ce qu'il n'est pas (et c'est exactement cette capacité que je définis comme stade techno-mimétique de l'appropriation (d'être) et de l'expropriation (l'inflation de non-être, l'intromission du néant, l'éternisation de la souffrance et de la mort)). Ce que Heidegger comprendra, encore qu'embryonnairement, après *Sein und Zeit* : l'étant humain maximise l'écartèlement entre appropriation et expropriation qui stigmatise la saisie de l'être comme événement. Schurmann parle à ce sujet d'un « être fissuré »

Pour penser l'être en dehors de l'étant, il fallait historiquement donner *congé* à « l'ontologie », c'est-à-dire à la science du plus général et « universel » : de la subsomption comme arme la plus fatale de la métaphysique, prenant la vessie de l'astuce mimétique (*infra.*, *mimèsis*) pour la lanterne du « fonds » identitaire des choses. Autant dire que le crime est inscrit quasi génétiquement dans la grammaire métaphysique basique, en l'espèce de l'impulsion mimétique-pléonectique maximisée en vocabulaire intégralement subsompteur.

Et après ? Après ! Eh bien, il n'y a *pas* de science des propriétés les plus générales de toutes choses, et c'est ce dont *L'esprit du nihilisme* administre la démonstration. L'envoi kanto-nietzschéo-heideggérien était le bon : nous devons critiquer impitoyablement les prétentions de la métaphysique sous ce jour. En identifiant l'ontologie au logico-mathématique, Badiou n'aura fait qu'essencier la métaphysique en sa trame minimale. Nous verrons plus loin comme le crime aveugle de la métaphysique, qui sublime le tour de force de ce virtuose techno-mimétique que fut l'homme de Cro-Magnon, fut de confondre *mimèsis* et identité : l'oublié de l'opération primordiale de la première se solda, chez les philosophes, par une inflation démentielle, littéralement hallucinatoire, de la seconde.

L'identification est bien « éternelle », c'est-à-dire aussi ancienne que la métaphysique elle-même ; et c'est cette éternité qui se décompose sous nos yeux, faisant encourir à l'animal du fiduciarisme identitaire le même destin que ses ancêtres en fureur pléonectique, les dinosaures... mais pour un temps incommensurablement moins long (les dinosaures ont régné pendant près de cent cinquante millions d'années !). Là où Platon lança la tradition métaphysique et ontologique sur les rails illusoire de l'identité, de l'éternité et de l'innocence pléonectique de la science, l'EsdN, après d'autres (Benjamin, Adorno, Schurmann...), prend acte du déraillement catastrophique, et relance la philosophie sur les bases (anti-) principielles de la singularité sans subsomption, de la précarité événementielle, et d'une universelle culpabilité pléonectique de l'animal techno-mimétique.

Quel est le talon d'Achille, littéralement, de la métaphysique, qui l'aura portée à son point de non-retour ? C'est qu'elle indifférencie explicitement l'univers cosmique

connu et l'*exception* qu'est la vie terrestre. Cette indifférenciation est tout à fait explicite chez Badiou, d'où son statut à tous égards exceptionnel de « dernier métaphysicien » à retardement. Pareille métaphysique, pour comble, prétend dès lors parler d'« événement » en *exceptant* l'événement, ou les événements, qui font de nous, ici et maintenant, exactement ce que nous sommes : vie et technologie. Il n'est pas inutile de signaler au passage que cette mise en équivalence mathématique de tout, cette suspension de l'exception événementielle qu'est la vie terrestre, par rapport à l'universalisme mathématique délivrant la forme *vide* de tout ce qui est, est à la base du suicide planétaire contemporain, comme l'a démontré le plus grand et le plus méconnu des « fils » de Heidegger, Reiner Schurmann. J'amènerai plus loin quelques pierres à la lapidation (*Infra.*, Logique, Mathématique). Un travail métaphysique contemporain doit incessamment porter un regard *critique* sur lui-même ; sa « banalité de base » consiste à ne pas absenter les deux événements qui l'ont surdéterminée, avant de parler d'« événements ».

Plus prudente et lucide est donc la décision, contre toute une tendance contemporaine de la philosophie (le « tournant spéculatif »⁸) de renoncer, à la racine même du geste philosophique, à toute prétention à la mise à plat ontologique, qui ne mène qu'à l'indifférenciation de tout, à commencer par la suspension totale de la surgescence de la vie terrestre comme événement. Le vingtième siècle philosophique s'est, de la sorte, piqué d'« anti-humanisme » jusqu'à devenir une caricature. Après Lacan et Lévi-Strauss, chez qui le mot d'ordre était encore appuyé d'excellentes raisons, l'anti-humanisme devient afféterie chez Foucault, qui ne produisit jamais rien d'autre qu'une anthropologie critique, et, avant de sombrer dans la démence effective, un accès vésanique chez Althusser, qui tenait que, dans *Le Capital* de Marx, il n'y avait pas la moindre trace de l'être humain – autant dire que la voie était ouverte pour que d'aucuns soutiennent que le capitalisme est, para-hylozoïquement, inscrit dans les gènes mêmes de la matière minérale⁹.

Deleuze définissait le parti - et le pari - de jouer une philosophie de l'immanence contre une philosophie de la transcendance par le critère suivant : ne jamais avoir la prétention conceptuelle de traiter autre chose que de la terre, et des hommes. Pendant que le programme du jour se félicite d'« arracher l'événement à la vie pour le rendre aux étoiles » (Badiou), le programme parallèle, *underground*, de l'EsdN, met son point d'honneur à arracher l'événement à l'isomorphisme logico-mathématique, qui ne voit aucune différence entre notre planète et ce qui la peuple et les autres, pour la rendre à l'imprescriptible impératif catégorique de Deleuze : à la vie sur terre, ce pléonisme miraculeux. A condition d'ajouter que l'EsdN n'est pas, comme Spinoza, Nietzsche et Deleuze, une philosophie *vitaliste*. Parce qu'elle considère la vie comme anomalie, entendons : comme événement d'appropriation, elle ne ferme pas les yeux sur l'exorbitant coût d'*expropriations* qui sanctionne son apparition, dans la cruauté animale, puis dans l'encore plus exorbitant prix tortionnaire que fait payer à la vie le stade techno-mimétique de l'appropriation.

Spinoza disait que la philosophie est une méditation de la vie et non de la mort, que l'homme sage ne se souciait de rien si peu que de la mort. C'est ce qu'éthiquement il nous est devenu *impossible* de lui concéder : ce n'est du reste pas son plus grand disciple contemporain, Deleuze, qui l'a fait, méditant la mort avec une profondeur égale à celles de Heidegger ou Blanchot, mais pas Badiou, qui justifiera par là toutes les littéralisations qu'apporteront Lin Piao (« la peur de la mort est contre-révolutionnaire ») ou Pol Pot (« la mort n'est rien ») à la sentence. Spinoza lui-même, né « après Auschwitz », serait assurément revenu sur elle. L'EsdN ne cède donc pas, à ce sujet, sur l'un des acquis primordiaux de la modernité philosophique depuis Hegel : celle-ci a l'*obligation* éthique de méditer au moins autant, sinon plus, que la « vie », la manière dont la mort, à l'ère techno-mimétique de l'appropriation, se modalise *monstrueusement* par rapport à sa simple surgescence au stade animal.

Notes

[←1]

On aura reconnu la différence entre animaux végétariens et carnivores, sur laquelle je reviens plus loin.

C'est à la thèse inédite de Quentin Meillassoux, *L'inexistence divine*, que nous devons la présente remarque (voir note, *infra.*). « (...) l'hylozoïsme est la seule façon irréligieuse de penser le surgissement de la vie, en ce sens que toute pensée immanentiste (...) se trouve contrainte de supposer un point commun minimal entre la matière et la qualitativité de la vie. C'est pourquoi il s'agit d'une option fondamentale de la pensée, et non d'une théorie historiquement datée, cantonnée par exemple au matérialisme du dix-huitième siècle. Il arrive ainsi à l'immanentisme deleuzien de présenter lui-même des consonances hylozoïstes frappantes, tel cet extrait de *Qu'est-ce que la philosophie* (Minuit, 1991) : « Les rochers et les plantes n'ont certes pas de système nerveux. Mais, si les connexions nerveuses et les intégrations cérébrales supposent une force-cerveau comme faculté de sentir coexistante aux tissus, il est vraisemblable de supposer aussi une faculté de sentir qui coexiste avec les tissus embryonnaires, et qui se présente dans l'Espèce comme cerveau collectif (...) Et les affinités chimiques et les causalités physiques renvoient elles-mêmes à des forces primaires capables de conserver leurs longues chaînes en en contractant les éléments et en les faisant résonner : la moindre causalité reste inintelligible sans cette instance subjective. Tout organisme n'est pas cérébré, et toute vie n'est pas organique, mais il y a partout des forces qui constituent de micro-cerveaux, ou une vie inorganique des choses. » Je partage entièrement, quoique avec des moyens conceptuels et des motivations éthiques différents, l'anti-hylozoïsme de Meillassoux. Voir encore la note immédiatement *infra.*

[←3]

L'un des livres inédits qui suivront celui-ci consistera en une grande explication avec un philosophe de notre génération aussi important qu'encore méconnu dans son pays, Quentin Meillassoux donc. Il s'agira à la fois d'un exposé (Meillassoux publiant très peu), d'une discussion critique, d'une confrontation, et d'un livre « autour » (l'influence de ce jeune philosophe sur la production universitaire internationale est d'ores et déjà considérable). Pour ce qui est de la confrontation : il s'agira d'une critique technique très détaillée de ce qu'il appelle « événement », en comparaison avec ma conception propre, qui en éclairera bien des apories.

[←4]

C'est l'une des questions que non seulement pose l'EsdN, mais à quoi il répond. Dès son envoi original, la philosophie a rêvé de « prendre le pouvoir », littéralement et en tous sens ; mais c'est historiquement la religion qui a réalisé ce rêve à son détriment. Pourquoi ? Une réponse convaincante fut celle de Nietzsche : le christianisme est un platonisme vulgarisé, c'est-à-dire mis à portée de la plèbe. Mais elle est largement insuffisante : après tout, le nazisme aussi, qui fut une religion *moderne*, ne laissa pas de vulgariser éhontément le nietzschéisme. On ne fait que déplacer la question de son réel centre de gravité. Une religion est toujours la conjonction appliquée d'une politique, d'une esthétique et d'une métaphysique. Où cette dernière a-t-elle de toujours failli, quant à ses diagnostics successifs, de Platon à Nietzsche, de la suture souhaitable d'un art et d'une politique ? L'EsdN répondra : dans la sous-estimation, que partage du reste avec elle toute religion, de la question esthétique-politique du *jeu* (*infra.*).

C'est-à-dire un événement tout court, une pathologie en regard des Lois apparemment stables de la Nature. La plante carnivore fait à l'animal ce que l'animal fait aux plantes : devenir-animal, en un sens non-tout-à-fait deleuzien... Ici, il s'agit de comprendre l'oxymore d'une « Loi transgressive » inchoative à l'événement, et qui est rigoureusement *statistique*, c'est-à-dire, comme je le dis souvent, trans-statistique. Que l'événement techno-mimétique soit « tombé » sur l'animal que je suis égoïquement, ceci a la structure d'un miracle pur et simple : j'aurais pu naître chaise (mais la chaise n'en saura jamais rien, ne souffrira jamais de n'avoir pas été étant appropriateur, animal ou homme) ou poulet en batterie (l'injustice poignante, planétairement dominante par notre faute, d'un animal qui ignorera toute sa « vie » les causes de l'enfer qu'on en fait). Que manque-t-il aux castors et à leurs ponts, ou aux oiseaux et à leur langage sophistiqué et à leurs nids, pour parvenir à une hégémonie technologique équivalente à la nôtre ? Pas grand-chose : quelques millions d'années. C'est ça que signifie le tournant écologique de notre Histoire, la vitesse de cette dernière, qui relègue, quoi qu'on en ait, la question du communisme non pas au second plan, mais à tout le moins à l'appendice, à la dépendance, de la question écologique, savoir : ontologico-historique du suicide de l'espèce qui a mené la fine dialectique *phùsis/tekhnè*, c'est-à-dire la technique comme *supplémentarité originnaire* de la Nature elle-même, en ce qu'elle se régionalise comme *vivant*. L'appropriation historique est l'extrême pointe précaire d'une appropriation elle-même précaire : la vie sur terre. L'EsdN demande : la vie, comme événement, ne serait-elle pas l'équivalent cosmologique, le macrocosme, de ce que la jouissance sexuelle, dans nos microcosmes somatiques, est à la vie elle-même ? Statistiquement, sur des millions de spermatozoïdes lancés à la conquête de l'ovaire, seul un d'entre eux a une petite chance d'atteindre son but, et bien souvent tous le manquent. Le « fonds » des choses, c'est qu'ils auraient tous pu le manquer à jamais, et la Nature ne pas se stabiliser en Loi statistique de la fécondation, comme cette Nature elle-même ne pas advenir, se différencier dans l'indifférence de l'infinité minérale.

[←6]

Le change Heidegger, Léo Scheer, Paris, 2003.

[←7]

On verra comme l'EsdN s'inscrit aussi en faux contre la pose philosophique contemporaine de l'anti-anthropologisme.

[←8]

Cette école philosophique, la plus vivante actuellement, est le résultat de dix années de domination badiolienne sur l'Université internationale, mais aussi de « L'effet Meillassoux ».

[←9]

Mon inédit autour de Meillassoux entrera dans le détail, en démontrant que le surgissement de la matière ne peut être tenu pour un événement. Pourquoi ? Par quelque chose de soi-même absolument démontrable : la matière n'a jamais surgi de rien, elle a toujours été là. Elle est « éternelle », si l'on veut, mais seule elle l'est, non ce qu'elle recoupe. Bel exemple du sortilège subsompteur de notre idiome métaphysique, et bel exemple d'éthique langagière, que d'être toujours vigilant quant à l'emprise toujours vivace de ce sortilège sur nous.